

POÈTES À L'ÉCOLE

N° 34 *Automne 2014*

**Compagnie
des écrivains
de Tarn-et-Garonne**

Maison de la Culture

82000 Montauban

<http://www.ecrivains82.com/>



Marcel ROCHE, peintre-soldat (1890-1959) BNF

LE TOMBEAU DES POÈTES
**(Florilège des Poètes
de la Grande Guerre)**

Ouverture

« *J'avais bien mieux dans le cœur* » disait amèrement l'un d'eux dans le testament qu'il remit à son père en partant.

« *Des riches, des pauvres, des faibles, des forts, des rêveurs, des chercheurs de bagarre* » forment, selon Roland Dorgelès, l'aréopage des poètes tombés à la Grande Guerre qui acceptaient la souffrance et la mort mais non l'oubli et dont on ne connaît plus que les illustres. C'est lui, leur camarade de combat qui, le premier, leur a rendu hommage, dans sa superbe anthologie intitulée « *Le Tombeau des Poètes* », illustrée par Dunoyer de Segonzac :

« *Ce n'est pas dans le cimetière de votre village, ni sous les croix de bois d'un ossuaire du front que vous reposez : c'est dans les quelques poèmes que vous nous avez légués, dans les pages qu'un ami vieilli vous a consacrées - comme moi le soir- pour vous défendre de l'oubli... Vous en aviez pourtant des rêves dans le cœur, des projets dans la tête, des rimes sur les livres. Et vous êtes partis avec votre trésor... Votre nom, votre nom même, qui s'en souvient, qui le prononce encore, maintenant que vos parents, l'un après l'autre, vous ont rejoints au royaume des ombres.* »

S'ils ont donné tout leur sang, ils ont utilisé peu d'encre. Beaucoup de ces poèmes furent transmis de bouche à oreille, diffusés à leurs frères d'armes, par le fruste procédé de la polycopie ; quelques-uns furent parfois lus à l'arrière mais peu sont connus des lecteurs d'aujourd'hui. Dorgelès considérait au contraire que cette première guerre totale a ruiné un élan poétique d'une très grande qualité et déjà préexistant avant la Grande Guerre.

C'est celui que j'ai souhaité donner à entendre avec des œuvres de Stravinsky, un des rares musiciens pacifistes de cette époque, et de chanteurs populaires. Car, comme l'écrit Jean Guéhenno dans son *Journal des années noires* :

« *Camarade inconnu, qu'on n'a laissé ni vivre ta vie, ni mourir de ta belle mort, offensé dans ta vie qui te fut volée, offensé dans ta mort même, pauvre homme chargé de gloires et de hontes que tu n'as pas voulues... Combien de temps encore ta flamme brûlera-t-elle ?* »

E. Fabre-Maigné

Albert-Paul GRANIER (1888-1917)

Haïr

Ô vous, les doux rêveurs, mes frères,
les caressants charmeurs de songe,
vous, les chevaucheurs de chimères,
pacifiques héros dont l'âme s'éparpille
en frissons volatils, sur l'univers,
ô les adorateurs d'étoiles,
il nous faut laisser fuir la danse ensorcelante
des magiques envols de rêves chatoyants,
le calme exubérant des chambres bienveillantes,
la quiétude des reflets, dans les miroirs,
la caresse dorée de la lampe attentive,
- ô la douceur des soirs, sous l'abat-jour,
à faire luire et miroiter, dans le silence,
comme une femme qui regarde des bijoux,
les vers fluorescents dans l'écrin blanc des livres,
ô les nuits fébriles de Pensée ivre,
penchés sur des poèmes,
comme un orfèvre ciselant des pierreries.
Tout ! Il faut tout laisser derrière nous,
- ô nous, les butineurs d'Idées -
il faut tendre nos volontés,
vieux arcs depuis longtemps lassés,
et darder, darder la Haine !
Haïr ! Haïr ! mot dur à l'âme !
Haïr, il nous faut haïr !
Haïr jusqu'à l'enthousiasme !

(1914)



Charles PÉGUY (1873-1914)
Résurrection des corps (extrait de *Ève*)

[...] Quand ils s'avanceront dans l'éternelle nuit,
Quand ils auront passé devant le four banal,
Et le moulin à vent et le pré communal,
Comme ils allaient en bandes aux messes de minuit,

Quand ils auront passé devant le maréchal*,
Et la forge et l'enclume et le bras séculier,
Quand ils se heurteront au coin d'un espalier,
Encor tout endormis et reconnaissant mal

Ces sentiers qui menaient leur naïve rudesse,
Et quand ils trembleront dans ce dernier trépas,
Pourrez-vous allumer pour éclairer leurs pas,
Dans cette incertitude et dans cette faiblesse,

Aïeule du lépreux et du grand sénéchal,
Saurez-vous retrouver dans cet encombrement,
Pourrez-vous allumer dans cet égarement
Pour éclairer leurs pas quelque pauvre fanal,

Et quand ils passeront sous la vieille poterne,
Aurez-vous retrouvé pour ces gamins des rues,
Et pour ces vétérans et ces jeunes recrues,
Pour éclairer leurs pas quelque vieille lanterne ;

Aurez-vous retrouvé dans vos forces décrues
Le peu qu'il en fallait pour mener cette troupe
Et pour mener ce deuil et pour mener ce groupe
Dans le recordement des routes disparues [...]

* -ferrant = forgeron

Timbre, 1950

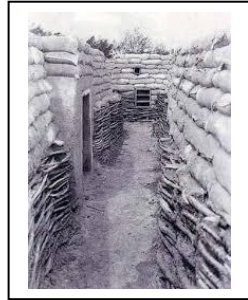


Sylvain ROYÉ (1891-1916)
La Prière des Tranchées*

Où sont les fruits promis, les moissons et les roses ?
L'hiver a poignardé la gloire du jardin,
Aux espoirs abolis les granges se sont closes
Et le vol des corbeaux insulte nos destins...

*

Bonjour, village de Champagne,
Assis sur le flanc des coteaux ;
Fassent les puissances d'en-haut
Que l'horrible guerre t'épargne !
Du ciel, de l'eau sur un toit bleu,
Trois pigeons viennent de s'ébattre.



Quel calme! Nous allons nous battre,
Au revoir village ou adieu!
D'autres heures naîtront, plus belles et meilleures,
La victoire lura sur le dernier combat.
Seigneur, faites que ceux qui connaîtront ces heures
Se souviennent de ceux qui ne reviendront pas...



Jean ARBOUSSET dit « **Quinze grammes** » (1895-1918)

La Chanson du Sapeur

Pour faire un puits et une mine,
pour faire une mine et un puits,
nos gradés ont pris une mine
grave, grave, très grave, et puis,
pour faire un puits et une mine,
le capitaine a ordonné,
les lieutenants ont répété,
les sergents ont tous regardé...
et le sapeur a travaillé.

Dans la mine,
dans la mine,
bon sapeur, chemine, chemine...

Un jour, elle a sauté, la mine,
cette mine du fonds du puits.
Nos gradés ont pris une mine
encore bien plus grave, et puis,
comme elle avait sauté, la mine,
le capitaine a tousoté,
les lieutenants ont fait un thé,
les sergents se sont écartés...
le petit sapeur a sauté.

Dans la mine,
dans la mine,
bon sapeur, voici la vermine...

Lorsque la mort viendra chez vous,
ouvrez toutes grandes vos portes,
ouvrez vos portes avec amour
et bénissez avec amour ce qu'elle apporte
à celui qui n'est plus à vous :
ces pleurs de l'amitié,
ces fleurs de pitié
dans la chambre blanche effeuillées
en tapis de douceur où marchera son âme [...]

Vauquois, 1915

ANONYMES (1917)
La Chanson de Craonne*

Quand au bout d'huit jours, le r'pos terminé,
On va r'prendre les tranchées,
Notre place est si utile
Que sans nous on prend la pile.
Mais c'est bien fini, on en a assez,
Personn' ne veut plus marcher,
Et le cœur bien gros,
Comm' dans un sanglot
On dit adieu aux civ'lots.
Même sans tambour, même sans trompette,
On s'en va là-haut en baissant la tête.

Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes.
C'est bien fini, c'est pour toujours,
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau,
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés
C'est nous les sacrifiés!

Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance,
Pourtant on a l'espérance
Que ce soir viendra la r'lève
Que nous attendons sans trêve.
Soudain, dans la nuit et dans le silence,
On voit quelqu'un qui s'avance,
C'est un officier de chasseurs à pied,
Qui vient pour nous remplacer.
Doucement dans l'ombre, sous la pluie qui tombe
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes.

Refrain : Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes...

* prononcer comme « crâne »

Paul VERLET (1890-1923)
Le Copain

On t'a porté, la nuit, par la marne pouilleuse.
Tes bonshommes pleuraient. Leurs rudes mains pieuses,
Timides, t'effleuraient, comme un petit qui dort ;
Leurs genoux cadencés ballotaient ton front mort,
Et ton sang clair coulait le long de nos chaussures.

Ta capote n'avait qu'une croix pour parure,
Les étoiles du ciel regardaient par ses trous !

Mais nous sommes tombés, pour prier à genoux,
Quand j'eus pris sur ton cœur les lettres de ta mère,
Et qu'on vous eut mis, toi, puis ta jeunesse, en terre.

Et fermant pour toujours les clartés de tes yeux,
J'ai, simplement, comme auraient fait tes pauvres vieux,
Mon héros de vingt ans, baisé ta chair de marbre !

Et j'ai laissé ton âme à l'âme des grands arbres !...

in *Le livre épique. Anthologie des poèmes de la Grande Guerre*,
Ernest Prévost et Charles Dornier (Paris Librairie Chapelot, 1920)



Marie NOËL (1883-1967) *
Chant de la Passion - Chant de la Compassion

[...] Ils ont quitté chacun leur toit,
Leur terre, et tête nue,
Ils ont pris le chemin tout droit
De la mort inconnue.

Ils ont laissé d'un cœur soumis,
Leurs vieux, leurs gars, leur femme,
Pour aller chez les ennemis
Se faire arracher l'âme. [...]

Ô Dieu ! Les balles ont explosé
Leur cœur, leur front et leur face.
Le canon les a écrasés
Et nul ne les ramasse.

Leurs bras, leurs jambes, de leurs corps
Sont tombés membres à membres
Comme le bois des arbres morts
Tombe d'eux en décembre.

Leurs têtes pâles ont roulé
Par terre, dans la boue ;
Le sang de leur vie a coulé
Par terre, sous leur joue.

Le fossé rempli s'est repu
De tout ce sang superbe ;
Longuement la terre l'a bu
Pour s'en faire de l'herbe. [...]

[...] Baisons leurs pieds, leurs mains, leur sein,
Leur face endolorie,
Comme on fait le Vendredi-Saint,
Au Fils mort de Marie.



* pseudonyme de **Marie Rouget**, dite « La fauvette d'Auxerre »

Eugène DABIT * (1898-1936)

*

J'ai été soldat à dix-huit-ans
Quelle misère
De faire la guerre
Quand on est un enfant
De vivre dans un trou
Face contre terre
Poursuivi comme un fou
Par la guerre
J'usais mon cœur
J'ai connu des cris
La haine
Des souffrances longues comme une semaine
La faim, le froid, l'ennui.
Trois années ivres de démente
Plus lourdes à porter qu'un crime
Ma jeunesse est morte en France
Un jour de désespérance
Tous mes amis ont péri
En quelque lieu maudit
Défunt Lequel le Parisien
Masse et Guillaumin d'Amiens
Pignatel dit le Marseillais
Tous endormis à jamais
On les a jetés dans un trou
N'importe où
Mon Dieu était-ce la peine
De tant souffrir
Las je reviens humble et nu
Comme un inconnu
Sans joie sans honneur
Avec ma douleur
Les yeux brûlés
D'avoir trop pleuré
Pour mes frères malheureux
A ceux qui sont aux cieux
Contre la guerre
A ma mère
Adieu.



Bataille de Verdun 1916



*Écrit pendant
la Grande Guerre*

Alan SEEGER* (1888-1916)
Champagne

Sous chacune des croix de bois plantées dans les champs crayeux de Champagne repose un soldat.

Ne les honorez pas, ces héros obscurs, avec des couronnes et des larmes,

Mais quand vous serez rassemblés autour d'une table,

Bercés par la musique, le visage illuminé de plaisir,

Buvez, vous qui foulerez encore les sentiers de la terre,

Levez vos coupes à leur mémoire,

Buvez à eux qui ont tout sacrifié à cette terre chérie,

Et dans le jus de la vigne qui a mûri sur les coteaux où ils tombèrent,

Oh! Trempez ardemment vos lèvres comme pour leur donner un baiser.

Dans les joyeux banquets quand les verres seront pleins des perles dorées du vin de France où se concentrent les rayons du soleil,

Buvez à la mémoire de ceux qui ont versé leur sang sur ce sol où ce vin naquit.

Levez vos coupes à leur mémoire,

Vous qui rirez demain, dans les fêtes heureuses,

A ce vin pétillant qui fait le temps vermeil,

Et d'un flot si doré remplit les coupes creuses,

Qu'on a l'illusion de boire du soleil.

Buvez quelquefois, vous, les promeneurs paisibles,

Dont le pas lent s'attarde aux chemins sans danger,

A ceux qui, tombés là sous des coups invisibles,

Vous ont gardé la terre où l'on peut vendanger.

Buvez ! Dans le vin d'or où passe un reflet rose,

Laissez plus longuement vos lèvres se poser,

En pensant qu'ils sont morts où la grappe est éclosé,

Et ce sera pour eux comme un pieux baiser.

* poète américain engagé au service de la France en 1914

Émile VERHAEREN (1855-1916)

Aux soldats morts

Vous ne reverrez plus les monts, les bois, la terre
Beaux yeux de mes soldats qui n'aviez que vingt ans
Et qui êtes tombés en ce dernier printemps
Où plus que jamais douce apparut la lumière.
On n'osait plus songer au réveil des champs d'or
Que l'aube revêtait de sa gloire irisée ;
Seule, la sombre guerre occupait la pensée
Quand, au fond des hameaux, on apprit votre mort.
Depuis votre départ, à l'angle de la glace,
Votre image attirait et le cœur et les yeux ;
Et nul ne s'asseyait sur l'escabeau boiteux
Où tous les soirs, près du foyer, vous preniez place.
Hélas! Où sont vos corps jeunes, puissants et fous ?
Où sont vos bras, vos mains et les gestes superbes
Qu'avec la grande faux vous faisiez dans les herbes ?
Hélas, la nuit immense est descendue en vous.
Vos mères ont pleuré dans leur chaumière close,
Vos amantes ont dit leur peine aux gens du bourg,
On a parlé de vous, tristement, tous les jours,
Et puis un soir de juin, on parla d'autre chose...

In memoriam : Adam, Alain-Fournier, Apollinaire, Arbusset (Quinze grammes), Bernard, Bertrand, les frères Bonneff, Bouignol, Burgue, Canudo, Carrau, Chadourne, Cottineau, Jean l'Hiver, Dalize, Dalleré, Despax, Dispan, Drouot, du Fresnois, du Roure, Dumas, Foulon, Franconi, Gasquet, Gendreau, Guillot, Granier, Hourcade, Jordens, La Salle, La Ville de Mirmont, Leveque Jean, Magnard, Monier, Müller, Péguy, Pellerin, Pergaud, Puget, Rolmer, Royé, Seeger, Trouffleau...

Petite bibliographie

Roland Dorgelès, *Le Tombeau des Poètes* (édition Seghers)
Albert-Paul Granier, *Les Coqs et les Vautours* (édition des Équateurs 2008)
Antoine Prost, *La Grande Guerre expliquée à mon petit-fils* (Seuil)

Cahier réalisé par Eirik Fabre-Maigné
lesbaladinsdicarie.eu / lesbaladinsdicarie@gmail.com
imprimé par *Graphic 2000* et diffusé par I.A.-82
avec l'aide du Conseil Général de T&G et de l'ONAC